

Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études

Sciences historiques et philologiques

17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris, France

Secrétariat : 36 rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris

© 01 43 21 42 77 Fax 01 48 87 66 61

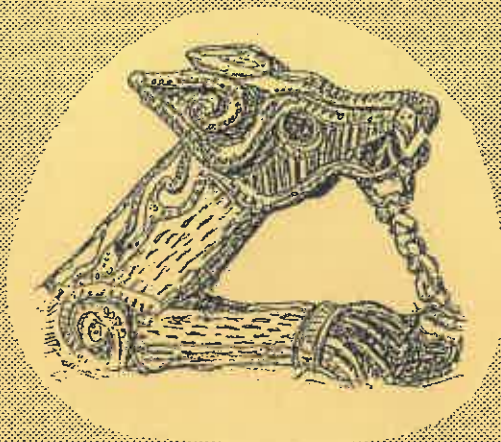
I.S.S.N. 1270 - 8291

Responsable du bulletin : Josette Pieuchot-Billardeb



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 37
janvier-février 2004



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)
British Museum, Londres. Dessin : Jean Pieuchot

SOMMAIRE

- p. 3 Le Substrat gaulois dans le français.
a) La guerre (11^{ème} partie) Jacques Lacroix
- p. 10 Nos Conférences. Voyage.
- p. 11 Visite chez les Leuques et les
Médiomatiques La rédaction
- p. 16 Le Pilier des Nautes Jean Pieuchot
- p. 21 À propos de notre troisième Journée d'étude :
l'Héritage celtique dans le Moyen-âge européen
Axelle Barbié de Préaudeau

Médaille : Revers d'une monnaie d'or des Parisii
(cliché : J.-L. Godard)

Nous ferons paraître prochainement le volume
des interventions complètes des orateurs
qui se sont succédé lors de notre
Troisième Journée d'étude
Nous vous tiendrons informés
de la date de sortie de ce volume.
Nous vous remercions de votre intérêt.

Nous vous remercions de votre intérêt.

L'HÉRITAGE CELTIQUE DANS LE MOYEN-ÂGE EUROPÉEN

sous la direction de Philippe Walter

DES MYTHES CELTES AU ROMAN ARTHURIEN

Philippe Walter

Professeur à l'Université de Grenoble

Directeur du Centre de Recherche sur l'imaginaire

L'HÉRITAGE CELTE DANS L'HAGIOGRAPHIE MÉDIÉVALE

Bernard ROBREAU

Professeur agrégé. Docteur en Histoire médiévale

L'IRLANDE, LES DEUX BRETAGNE ET LE « MARI AUX DEUX FEMMES »

Jean BATANY

Professeur émérite, Université de Caen

SOVERAINS, GUERRIERS ET CORVIDES. MYTHES ANTIQUES

ET LÉGENDES MÉDIÉVALES

François DELPECH

Directeur de recherche au CNRS

Attaché à la Casa Velasquez de Madrid

MÉLUSINE, SES SŒURS ET LES DÉESSES-MÈRES CELTES

Jean-Jacques VINCENTINI

Professeur à l'Université de Corte

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Ecole pratique des Hautes Études en Sorbonne

Sciences historiques et philologiques

17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris

Secrétariat : 26 rue Geoffroy l'Asnier, 75004 Paris

☎ 01 43 21 42 77 Fax 01 48 87 56 61

Depuis le IX^e Congrès International d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'Antiquité au Moyen-Âge. Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger. Pour adhérer à l'association des Amis des Études Celtiques, il faut déposer une demande qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration. Les membres de l'association ne peuvent se prévaloir de cette qualité pour des activités (conférences, ouvrages, articles...), extérieures au cadre de l'association, et sans le consentement écrit de son conseil d'administration.

Membres fondateurs

M. Edouard BACHELLERY †

M. Paul-Marie DUVAL †

M. Léon FLEUBIOT †

M. Michel LEJEUNE †

M. Venccelas KRUTA

M. Pierre-Yves LAMBERT

Composition du conseil d'administration

Président

M. Venccelas KRUTA

Membre d'honneur du conseil scientifique

Mme Brigitte FISCHER

Conseiller scientifique

M. Jean-Jacques CHARPY

Vice-président

M. Jean PIBUCHOT

Responsable du bulletin

Mme Josette PIBUCHOT-BILLARDEY

Conseiller juridique

M. Patrice VERRIER

Secrétaire général

Mme Josette PIBUCHOT-BILLARDEY

Trésorier

M. Jean PIBUCHOT

Secrétaire

Mme Nicole JOBELOT

Secrétaire

Mme Jaroslava JOSYPYSZYN

Responsable de l'antenne Bretagne

M. Gaël HILY

Membre du bureau

M. Georges ALEXANDRE

Membre du bureau

Mme Jacqueline GIRARD

Membre du bureau

M. Pierre TRUMLER

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction possible des pages présumées par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

© Amis des Études Celtiques
17, rue de la Sorbonne, 75005 Paris F
I.S.S.N. 1270 - 8291

En même temps se constituent quelques zones de résistance celtique, face au rouleau compresseur saxon : en Écosse, en Irlande, au Pays de Galles, en Cornouailles et en Bretagne, qui sont aujourd'hui encore les zones les plus celtiques d'Europe occidentale. L'Irlande, qui n'a pas subi l'invasion romaine, n'a pas subi l'invasion saxonne non plus.

Au XII^{ème} siècle, la dynastie angevine des Plantagenêts, descendante du Normand Guillaume le Conquérant, vainqueur d'Hastings (1066), qui possède des fiefs en Grande-Bretagne et en Bretagne, devient plus puissante que le roi de France du fait de son alliance avec la maison d'Aquitaine. Henri II Plantagenêt et Aliénor d'Aquitaine vont mener une politique de mécénat en art et en littérature, qui mettra en contact le répertoire des vieux contes celtiques avec les écrivains français des cours princières. Ainsi se fait l'introduction de la « matière de Bretagne » dans la poésie courtoise du XII^{ème} siècle.

Le roman arthurien est donc la transposition courtoise de vieux contes transmis par la tradition orale des Celtes ; pour Philippe Walter, il s'agit du plus somptueux héritage que les anciens Celtes ont légué au Moyen-Âge, même si ce legs a été fortement marqué de l'empreinte du christianisme.

Un autre domaine dans lequel la présence celte est reconnaissable et exploitable est, étonnamment, l'hagiographie chrétienne de la Gaule. Ainsi que l'explique Bernard Robreau, professeur agrégé, docteur en Histoire médiévale, s'intéresser à ces textes semble une gageure, parce que ce genre est traditionnellement considéré comme peu fiable pour la recherche, en raison de son manque de rigueur historique, et lassant par ses conventions de genre.

Mais ce sont les sources utilisées qui sont intéressantes parce qu'elles s'appuient sur les traditions locales transmises oralement. La tradition orale est une mémoire vivante qui réélabore constamment ses matériaux, mais aussi qui peut conserver, sur un temps très long, des données extrêmement précieuses. Il faut donc leur appliquer une grille de décryptage pour dégager ces éléments. Le traitement méthodologique doit aussi s'exercer sur le texte hagiographique médiéval, parce que celui-ci émane d'un système de pensée totalement différent, voire antagoniste, mais qui se réapproprie les schémas antérieurs. Deux exemples nous sont donnés avec les vies de Saint Méen et de Saint Eusice.

Ensuite, la journée s'est plus particulièrement penchée sur trois mythes celtiques, mis à jour dans les textes... Nous en parlerons dans notre prochain bulletin en rappelant les interventions de Jean Batany, professeur émérite à l'Université de Caen, François Delpech, directeur de recherche au CNRS, attaché à la Casa Velasquez de Madrid, et Jean-Jacques Vincensini, professeur à l'Université de Corte.

à suivre

Axelle BARBIÉ de PRÉAUDEAU

IV - LES FORTERESSES DE DÉFENSE (suite)

2 - Autres appellations de hauteurs-fortresses

Il faut ici citer le nom de GERGOVIE, au sud de Clermont-Ferrand. Nous trouvons en France une série de hauteurs et de localités sises sur des hauteurs qui portent des noms en *garg-* ou *gerg-* (Mont GARGAN, Sommet de GARGAS, Pic de GARGANTA, localité de GERGY, etc.). Ces appellations remontent à un ancien radical préceltique.

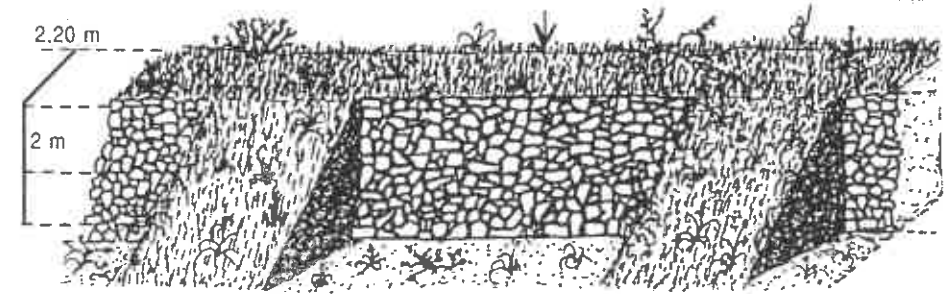


Fig. 1. - Rempart à contreforts du plateau de Gergovie (angle sud-est), toujours visible.

Or, on note déjà la présence sur le plateau de GERGOVIE d'un mobilier néolithique. L'ancienneté du nom répondrait à l'ancienneté d'occupation du lieu. Pour la période suivante, de la partie moyenne de l'âge du Fer jusqu'à la fin du II^e s. av. J.-C., les archéologues notent l'absence de vestiges sur le plateau de Gergovie. Mais à partir du II^e siècle, la présence humaine sur l'*oppidum* est à nouveau bien attestée. C'est justement l'époque de la réoccupation gauloise de sites de défense. Des remparts vont protéger la place forte, densément peuplée (fig. 1). Or le suffixe *-ovia* de *Gergovia* est à considérer comme celtique (on le retrouve avec diverses variantes vocales dans le nom de peuples gaulois, comme les *Lexovii* de LISIEUX). Nous avons donc dans ce nom mixte de GERGOVIE le témoin de la réutilisation gauloise de sites qui avaient déjà très anciennement servi de citadelles.

D'autres appellations, celles-là faites sur des radicaux celtiques, vont être employées par les Gaulois pour désigner leurs forteresses. Les noms semblent se multiplier comme les créations de places fortes.

Le thème **alis-* se montre appliqué à divers lieux de hauteurs rocheuses, dont



fig. 2. - La hauteur rocheuse du mont-Auxois (site d'Alésia).

Le samedi 24 mai 2003, les Amis des Etudes Celtiques se sont réunis dans le cadre vénérable et attachant du lycée Henri IV, à Paris, pour étudier et comprendre la permanence de l'esprit celtique au Moyen-Âge. Le professeur Philippe Walter, de l'Université de Grenoble, directeur du Centre de Recherche sur l'imaginaire et spécialiste en littérature médiévale, présidait cette journée.

On sait que le goût des Celtes pour les représentations zoomorphes et végétales se retrouve chez les Mérovingiens, mais aussi aux chevels et tympans des cloîtres romans ou gothiques. Est-ce le résultat de la transmission d'un legs intellectuel ou bien celui, fortuit, d'une forme d'esprit analogue ? La question semble avoir été résolue au cours de cette journée d'étude qui opta résolument pour la transmission d'une culture dans la littérature, et donc dans l'art.

Au XII^{ème} siècle apparaît une littérature tout à fait neuve dans sa forme et dans sa thématique, écrite en français avec une onomastique d'origine celtique : ce sont les premiers romans arthuriens et les romans de la Table Ronde qui tranchent totalement avec les canons littéraires de l'Antiquité gréco-latine jusqu'alors en vigueur. Des thèmes celtiques imprégnés de merveilleux féerique, de réverte, de passion pour l'exploit héroïque, acte qui révèle les qualités et les défauts de l'individu, sont réintroduits dans la culture continentale par l'intermédiaire du cycle arthurien et des récits apparentés, où ils connaissent un succès considérable. Il ne s'agit pas d'œuvres imaginées par des auteurs talentueux : l'écrivain médiéval ne procédait pas *ex nihilo*, mais plut à la manière des anciens bardes, il se réappropriait des trames existantes, transmises soit par des ouvrages plus anciens, soit par tradition orale.

Le professeur Philippe Walter a défini, dans un premier temps, le cadre spatio-temporel des sources celtiques du Moyen-Âge en retraçant les chemins qu'ont dû emprunter la culture et l'imaginaire celtes pour résister aux conquêtes de l'Empire Romain, et surtout des Saxons.

Les Celtes appartiennent linguistiquement et culturellement au monde indo-européen. L'expansion des Indo-Européens, vers le deuxième millénaire av. J.-C., aboutit à la constitution des grandes familles culturelles de l'Europe (Grecs, Celtes, Germains, Slaves, etc), qui assimilent des populations autochtones appartenant à la civilisation dite mégalithique. Etablis aux confins de l'Europe occidentale, les Celtes forment eux-mêmes plusieurs familles : Gaulois en Gaule, Bretons en Grande-Bretagne, qui subissent la romanisation. Mais la politique d'assimilation de Rome ne détruit pas fondamentalement les vieux cadres de la culture bretonne.

En revanche, aux V^{ème} et VI^{ème} siècles, les invasions saxonnes en Grande-Bretagne provoquent de fortes migrations de Bretons romanisés vers l'Irlande et l'Armorique, qui devient la Bretagne. La langue et les traditions celtes voyagent avec ces émigrés. Le breton armoricain date de cette période.

ALISE, dans le Doubs, ALIZE, dans le Jura, ALIFX, dans la Drôme, et ALISE-Sainte-Reine, lieu de l'antique ALBSIA. La racine *allis- a dû désigner en gaulois une « roche », une « hauteur rocheuse », une « falaise » (on connaît en irlandais ancien un mot *all*, *all* nommant un « rocher », un « escarpement »). César décrit l'*oppidum*, installé « au sommet d'une colline, dans une position très escarpée, si bien qu'elle semblaient ne pouvoir être prise que par un siège en règle ». Une falaise verticale de 20 m entoure le mont, ce qui répond bien à l'étymologie (*alis-* est de même famille indoeuropéenne que le germanique *falisa expliquant l'allemand *Fels*, « falaise » et le français *falaise*) (fig. 2).

Deuxième appellatif de place forte, le modèle *ardu-*, en gaulois « haut », se retrouve dans l'appellation du Mont-DAR-DON, en Saône-et-Loire. Des fortifications remontant à l'époque de Hallstatt ont été repérées, ainsi qu'une occupation gauloise pendant les deux derniers siècles avant notre ère, avec des traces de rempart.

Le type *tullo-* qui signifiait « enflé », « gonflé », explique le nom de TOULX-Sainte-Croix dans la Creuse et de TOLL en Meurthe-et-Moselle. Cette dernière localité, jadis chez les Leuques, s'est établie à proximité de deux buttes. Elle fut *oppidum* au temps de la guerre des Gaules. Mais elle a dû servir de lieu de défense bien avant la Conquête.

Un quatrième type gaulois, *uxello-*, « élevé », a généré des appellations de communes comme HUISMES, dans l'Indre-et-Loire, plusieurs USSÉL, dans l'Allier, le Cantal, la Corrèze, le Lot, et EXMES, dans l'Orne. Cette dernière localité occupe l'emplacement d'un *oppidum* de la Tène finale, installé sur l'éperon d'un plateau calcaire. La masse lourde du rempart qui barrait l'éperon se remarque encore bien.

Un autre thème gaulois en *ac-/ag-*, « rocher », se reconnaît dans le nom de localités, dont AGEN, *Aginnon* au II^{ème} siècle. La hauteur du Coteau de l'Ermitage dresse ses pentes 100 m au-dessus de la vallée de la Garonne. La ville d'AGEN, en contrebas, ne sera fondée que vers 20 av. J.-C. De très riches découvertes archéologiques ont établi que ce plateau de 60 ha avait été l'*oppidum* principal des Nitobroges : l'AGEN primitive. Des vestiges de système défensif ont été retrouvés il y a une dizaine d'années, fortifications puissantes datées pour l'état le plus ancien du II^e s. av. J.-C., époque, on l'a vu, de réactivation des *oppida* en Gaule.



fig. 3. - Fiches de fer du *murus gallicus* de Bibracte.

s'emparer d'un taureau divin, mais il lui faut d'abord abattre un arbre, d'Arbois de Jubainville compare donc Esus à Cuchulainn qui, dans le mythe de la *Razzia des vaches de Cooley*, coupe une branche d'arbre pour y graver des Ogams qui, miraculeusement, feront stopper le combat.

Esus est considéré par les *Parisii* comme le dieu primordial, celui qui est à l'origine de tous les autres dieux. Il est aussi le dieu des combats, les ennemis capturés lui sont offerts par pendaison.

En relisant les mythes irlandais, on peut découvrir la signification de bien des images du Pilier des Nautes, comme on a pu découvrir sur le Bassin de Gundestrup un épisode de la Bataille de Moytura où les guerriers morts sont plongés dans un bassin pour y renaître et retourner au combat. Claude Sterckx voit dans la plaque du « Taureau aux trois grues » une image de résurrection : dans un mythe irlandais, le héros étant mort, il faut tuer le taureau car de son sang naîtront des oiseaux aquatiques dans lesquels se réincarnera le héros. Chez Mithra, c'est du sang du taureau que naissent les animaux et les végétaux.

Signalons que sur le dos du taureau, les deux grues s'opposent, elles sont tournées l'une vers l'est, l'autre vers l'ouest ; la troisième, sur la tête du taureau, regarde dans la même direction que le taureau. D'autre part, les arbres qui figurent sur la « plaque d'Esus », comme sur « celle du taureau », sont identiques. De quel arbre s'agit-il ? Certainement d'un arbre sacré, peut-être du laurier.

Il serait intéressant d'envisager diverses lectures des images du Pilier des Nautes. S'il y a 334 possibilités de disposer ces blocs de calcaire, ne pourrait-on pas construire un jeu pour les enfants, qui sont souvent plus imaginatifs que les adultes, et qui s'amuseraient ainsi à disposer les cubes de diverses manières afin de leur faire raconter plusieurs histoires.

Jean PIEUCHOT



Fig. 7. - Le « Taureau aux trois grues ».

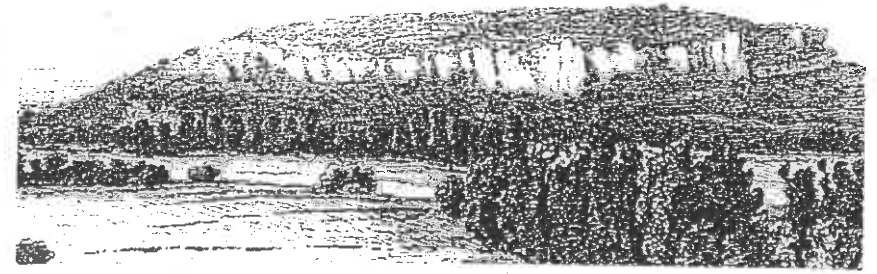


fig. 4. - La hauteur aux rochers à pic de Puy-d'Issolud (commune de Vayrac, Lot).

Évoquons enfin le nom de BIBRACTE, *oppidum* à l'origine du nom moderne du Mont BEUVRAY. L'appellation de la place forte reste mal expliquée. On envisage un modèle **bi-bractos*, qui aurait désigné en gaulois une place « très-fortifiée ». Plusieurs lignes de fortification ont enserré BIBRACTE, la plus large représentant 7 km de rempart. Les recherches ont permis de mettre en évidence la construction de *muri gallici* : murs recouverts de terre et de pierre mais formés par l'ossature de poutres entrecroisées, qu'on assemblait par de grands clous d'une trentaine de centimètres (fig. 3) Des gloses nous donnent le nom gaulois de ces clous : les *tarincae*, d'un radical tar-, « percer », « traverser ». Leur appellation a abouti au mot français de TARANCHE qui a longtemps désigné une barre de fer (pour tourner la vis d'un pressoir, ou déplacer des cloches) (on trouve encore en espagnol et en portugais le terme de *tranca* désignant une barre de fer pour fermer une porte).

3 - Les nouvelles forteresses : le type dunum

Un appellatif de forteresse a été particulièrement développé : le type *dunum*, latinisation d'un gaulois *dunon*, mot qui désignait originellement en celtique un fort entouré par un remblai de terre. Ce modèle a été le plus prolifique pour les créations de noms de lieux au cours des deux derniers siècles avant notre ère, et même un peu au-delà. Nous le rencontrons aujourd'hui en France dans plus de 120 appellations de localités et lieux-dits, disséminés sur 55 départements. Parfois employé seul, ou simplement suffixé, DUNUM a abouti à des noms de localités comme DUN(G), DUNEAU, DUNET. Le plus souvent, en seconde place dans des compositions, *dunon* a été réduit à la terminaison en -UN : EXOUDUN, LOUDUN, MELUN ; ou en -ON : AVERDON, BOUTHÉON, VERNON, SION, LYON... Bien qu'on trouve ces noms dans la plupart des régions, ils sont cependant peu présents, voire absents des régions de Haute-Normandie et du Nord-Pas-de-Calais où vivaient des peuples gaulois Belges. Or César précise dans *La Guerre des Gaules* que la majorité des peuples belges (sauf les Suessions et les Bellovaques) n'avaient pas d'*oppida*.

Nous ne pouvons ici détailler le sens des premiers éléments de composés, trop nombreux. Certaines appellations suggéraient évidemment la puissance des forteresses. Ainsi MÉDAN, dans les Yvelines, est une ancienne *Magio-dunum*, « Grande-Forteresse ». Une quinzaine de localités et lieux-dits sont dénommés VERDUN ou VERDON. Ces appellations remontent à un modèle gaulois **Vero-dunon*. *Vero-* est un préfixe à valeur intensive, méliorative ; on le reconnaît dans le nom de VER-

penis affrontés. Dieu de la fertilité, il est pour les Gaulois semblable au dieu polytechnicien Lug. Rappelons que « Lug » de même que « Cer-nunos » ne sont pas des noms mais des épithètes : « Lug, le lumineux », « Cernunos, le Cervidé ».

Les jumeaux divins, Castor et Pollux, sont représentés sur une autre face. Castor porte un bonnet pointu, il est monté à mi-corps sur un cheval, vêtu d'une cuirasse et d'un manteau, il porte une lance, la monture se retourne vers son cavalier ; les Dioscures sont des divinités liées à la navigation, ils ont été les guides des Argonautes, ils sont ici les guides des Nautas. Mars est accompagné d'une déesse non identifiée, on le reconnaît à son costume, il a un casque et une cuirasse, son manteau est replié sur son bras.

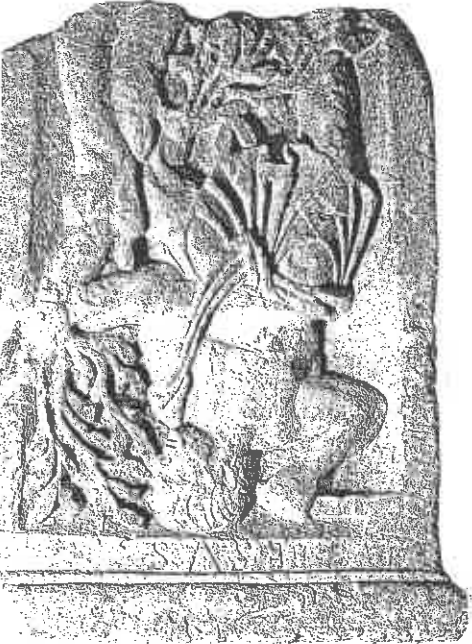


fig. 6. - Le dieu gaulois Esus.

On voit aussi Vulcain, le dieu forgeron avec son inscription VOLCANVS, il porte des tenailles et un marteau. La plus grande représentation est celle de Jupiter, dieu barbu appuyé de la main gauche sur un sceptre, il tient dans sa main droite un foudre, au-dessus de lui on voit un aigle. La déesse Fortuna porte la corne d'abondance, elle est représentée avec une autre divinité qui tient la hampe d'une lance ou d'un sceptre.

Représentation des dieux gaulois. Le « Tauréau aux trois grues » : c'est un tauréau sur un fond de forêt, surmonté de trois grues, comme le confirme l'inscription gauloise TARVOS TRIGARAVNS, soulignant l'importance du chiffre trois, en référence à la Trinité gauloise.

Cernunos : cette divinité gauloise porte des oreilles et des bois de cerf auxquels sont suspendus des torques, symboles de souveraineté, il est vraisemblablement assis en tailleur. Cette divinité cervidée se retrouve sur le bassin de Gundestrup. C'est un dieu protecteur de la nature et de l'ordre cosmique, ses bois le mettent en rapport avec le ciel. Il est assis en tailleur afin de mettre son corps en rapport avec la terre.

Smertrios n'est pas non plus le nom du dieu mais une épithète, Smertrios est « le Pourvoyeur », il tient dans sa main droite une arme et dans sa main gauche un serpent, comme le Cernunos du bassin de Gundestrup qui porte un torque dans sa main droite et un serpent à tête de bellier dans sa main gauche.

Esus étique un arbre avec une serpe, ce qui peut être mis en rapport avec le mythe de l'épopée irlandaise dans lequel deux royaumes s'affrontent, le héros doit

chef des guerriers. On avait donc affaire à des « Grandes » ou à des « Super-Fortesses ». VERDUN, dans la Meuse, abrita un *oppidum* des Médiomatriques, installé sur un promontoire dominant la vallée de la Meuse. Que VERDUN, fort militaire de la première Guerre mondiale, ait déjà été place forte à l'époque gauloise est, bien sûr, assez étonnant. Cela prouve la pérennité des sites stratégiques militaires, pour beaucoup déjà repérés et utilisés à l'époque gauloise. Camille Julian l'a souligné : « Les Gaulois ont fait preuve d'une étude intelligente de leur contour, d'un emploi judicieux de ses ressources militaires ».

L'archéologie a confirmé en plusieurs cas le caractère défensif de l'occupation gauloise des sites en *duon*.

On citera le cas de Puy-d'ISSOLUD, dans le Lot, ancienne *Uxellodunum*, la « Haute Forteresse », *oppidum* cadurque évoqué par César comme lieu du dernier grand affrontement des Gaulois contre les légions, en 51 av. J.-C. (fig. 4). Les fouilles, dont certaines toutes récentes, ont permis de révéler un rempart de pierre et de terre, d'un développement de 4500 m ; aussi de retrouver plus de 700 flèches et pointes de javalot ; et également des morceaux de bois brûlé, datés au carbone 14, des années 50 av. J.-C., restes d'une tour d'assaut romaine incendiée par les défenseurs gaulois, ce qui authentifie le site comme celui d'*Uxellodunum*.

Le Vieux-DUN, dans la Nièvre, connu une place forte de plus de 250 ha, soit la taille que le Paris de Philippe Auguste avait en 1210.

MONTSAON, en Haute-Marne, est un village près duquel s'élève la colline de Mont-SAON. Un plateau la couronne, dénommé Camp de César ; c'est en fait très vraisemblablement un site d'*oppidum*, des traces d'ouvrages de fortifications ayant été repérées à l'extrémité de chaque éperon. Il contrôlait un carrefour important de voies de circulation.

CHATBAUDUN, en Eure-et-Loir, a porté un *oppidum* de 25 à 30 ha. Comme c'est souvent le cas pour les anciens sites de forteresses, un château médiéval s'est installé en place de l'*oppidum*. Le nom, il faut le souligner, marque cette continuité défensive : CHATBAUDUN fut *du-num* puis *castellum*.

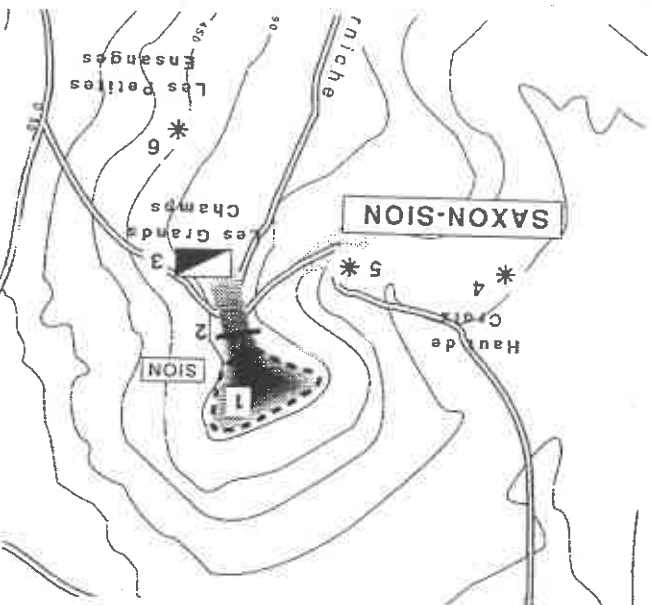


fig. 5. - Le site de l'oppidum de Sion (Meurthe et Moselle).

9

Le Pilier comporte cinq blocs de calcaire sculptés sur leurs faces latérales, ils ont été trouvés séparément. Chaque bloc ayant quatre faces, ils peuvent être disposés ensemble de 334 manières différentes. Un bloc, dit « aux huit divinités », est de dimensions plus importantes



fig. 4. - Inscription gravée en latin sur le monument.

que les autres : 46 cm de haut, 91 cm de long pour une profondeur de 96 cm ; il convient donc de placer cette pierre sous les autres éléments. Des bas-reliefs représentent les plus importants dieux romains, Jupiter, Vulcain, Castor et Pollux, ils sont accompagnés d'inscriptions en latin et en gaulois permettant de les identifier. À l'examen de leurs vêtements et des épées qu'ils portent, on reconnaît deux représentations des Nautes : sur l'une des faces, les « Nautes anciens » avec trois personnages barbus, porteurs d'un bouclier ; sur une autre face, « trois jeunes Nautes » armés et vêtus à la gauloise. On voit qu'ils sont sur un navire, les anciens et les jeunes Nautes sont vraisemblablement présidents de la corporation. Notons qu'ils sont armés ce qui était un privilège, ils étaient les représentants de l'ordre. Les Nautes étaient donc bien responsables des transports fluviaux des marchandises et des trafics divers sur le fleuve. Ils ont un rôle prépondérant dans la Cité.

Représentation des dieux romains. Sur une face on voit Mercure, l'équivalent de l'Hermès grec qui protège les voyageurs et apporte la chance. Patron des marchands, c'est un jeune homme coiffé d'un casque ailé à larges bords et chaussé de sandales ailées, il tient l'insigne du héraut, le caducée, baguette entourée de deux ser-

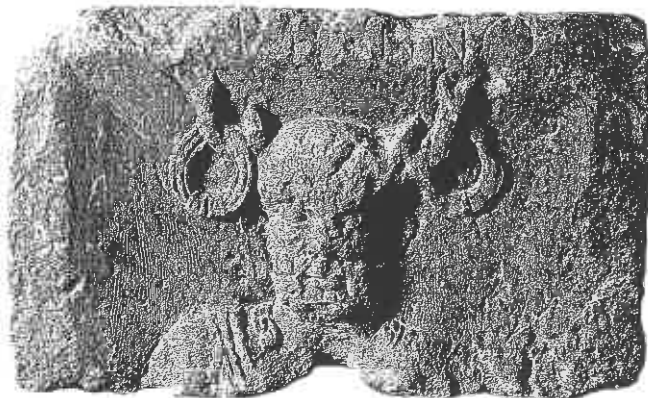


fig. 5. - Le dieu gaulois Cernunnos

DUN-sur-Meuse est nommée *castrum Duni* au XI^{ème} siècle. C'était une forteresse située à la frontière entre Médiomatriques, Rèmes, et près des Trévires. Environ 30% des toponymes issus du modèle *dunon* se repèrent dans des zones d'anciennes frontières gauloises.

Juste à côté, nous trouvons LION-devant-DUN, site d'un bel *oppidum* de la Tène.

LIVERDUN, en Meurthe-et-Moselle,

jadis chez les Leuques, possédait un *oppidum* installé sur la colline. La forteresse dominait la rive gauche de la Moselle, qui contourne la hauteur par un méandre. La première partie du nom proviendrait d'un hydronyme **Lupara* : LIVERDUN aurait été la « Forteresse-de-la-Rivière ».

SION, dans le même département de Meurthe-et-Moselle, connut une riche occupation à l'époque de la Tène finale, avec un important habitat, bien abrité dans sa citadelle sur la colline, qui domine la vallée de 200 m. (fig. 5). Mais le site a été déjà occupé à l'époque hallstattienne (à quelques kilomètres alentour, on trouve les tombes de princesses celtes, objet d'une exposition il y a peu au Musée de Saint-Germain-en-Laye). SION est étymologiquement **Sego-dunon* : la « Citadelle Forte » ou « Citadelle Victorieuse ».

La plupart des *dunum* correspondent à des lieux de hauteur. Mais dans quelques cas, nous rencontrons des sites de plaine. Comme à MELUN, en Seine-et-Marne, ancienne place des Sénons située dans une île de la Seine. Ou à VERDUN-sur-le-Doubs, en Saône-et-Loire, également protégée par les bras d'un cours d'eau, en l'occurrence le Doubs. Cet *oppidum* insulaire des Éduens se trouvait installé sur l'actuelle Île du Château, ainsi nommée car à la forteresse gauloise succédèrent un fortin, puis un château médiéval (fig. 6).

V - L'ENGAGEMENT DANS LES COMBATS

1 - Les troupes guerrières

La principale appellation gauloise de la troupe guerrière était *corio-*, au sens de « troupe », « corps d'armée », « formation de combat et de migration ». De là le nom du peuple des CORIOSOLITES qui a laissé son appellation à CORSEUL, commune

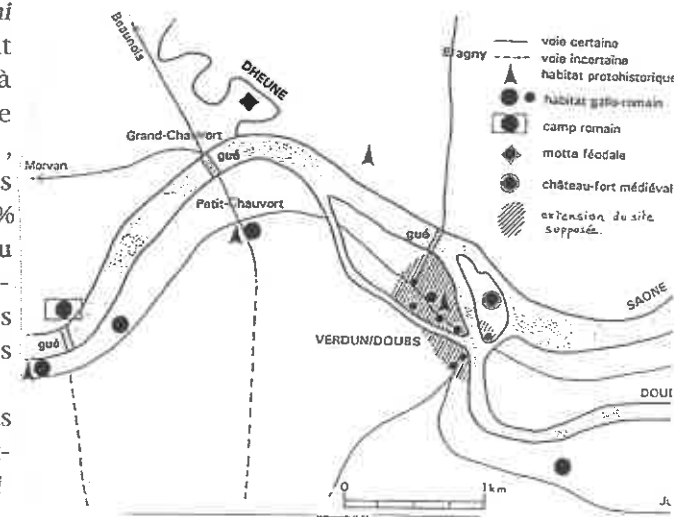


fig. 6. - Le site de Verdun-sur-le-Doubs (Saône et-Loire). (A. Rebourg, CAG, p. 489).

UNE VISITE AU PILIER DES NAUTES

En novembre dernier, notre groupe d'A.E.C. s'est rendu au Musée de Cluny à Paris, pour visiter le Pilier des Nautes exposé dans le Musée National du Moyen-Age, sous la conduite du professeur Venceslas Kruta. Le pilier avait disparu de ce musée depuis 1997 afin de subir une restauration, il est de nouveau visible mais nous espérons que la place qui lui a été attribuée aujourd'hui n'est que provisoire : il est dans une salle immense, apparemment en travaux, et surtout très mal éclairé.

Nous avons écrit à la direction du musée pour nous plaindre du manque

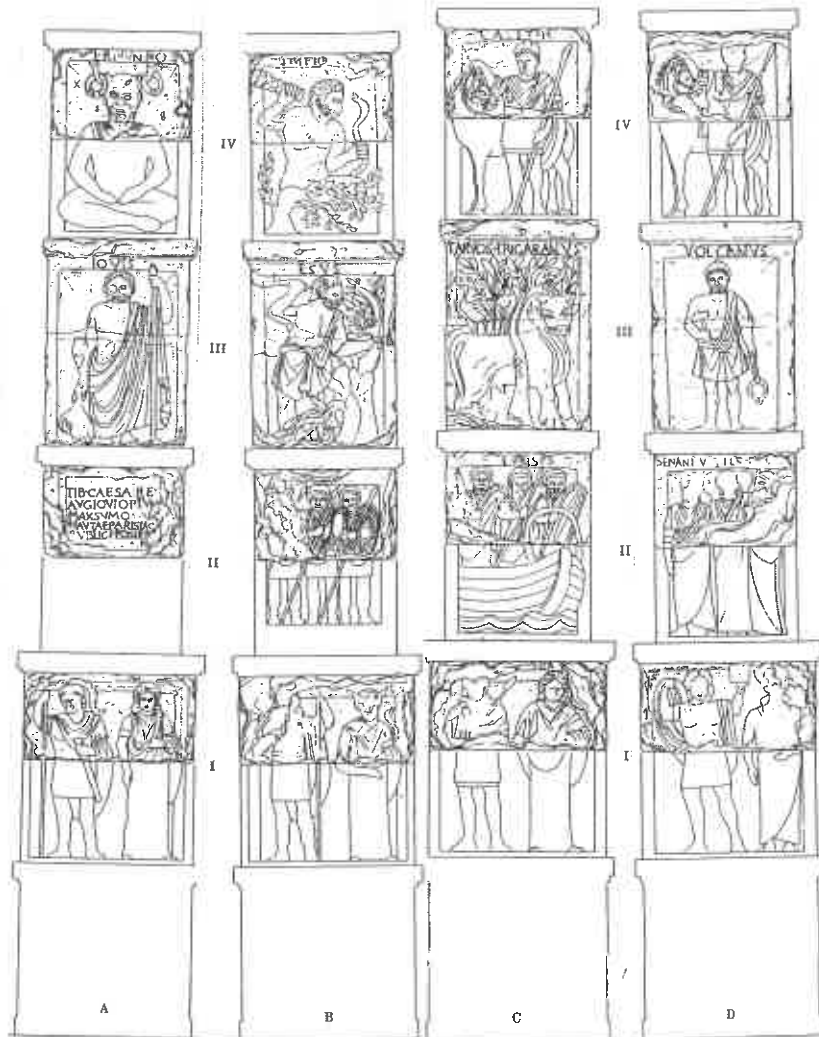


fig. 1. - Reconstitution des blocs du Pilier des Nautes proposée par Jean-Pierre Adam.

Un consul romain, haranguant ses troupes en 189 av. J.-C., évoque au sujet des ennemis celtes « leurs chants, leurs hurlements et leurs danses sauvages quand ils commencent le combat ». La ville de LANGRES et la région du Plateau de LANGRES gardent en leur nom souvenir du peuple des LINGONES. L'ethnonyme paraît provenir d'un radical celtique *ling-*, « sauter », dont on retrouve correspondance dans le vieil-irlandais *lingid*, « il saute », et dans le breton *lamm*, « saut ». C'étaient les Bondissants, les Sauteurs, les Danseurs : ceux dont les combattants exécutent des sauts guerriers avant le combat.

4 - La peur suscitée

Ces différents rites d'avant-combat visaient bien sûr à impressionner l'adversaire, à l'effrayer. Tite-Live commente : « Tout chez eux était organisé à dessein pour susciter la terreur » (fig. 9). Un chef guerrier arverne, qui s'enferma avec Vercingétorix dans Alésia, portait le nom de CRITOGNATOS : littéralement le « Fils de la terreur », « Celui qui fait trembler ». Le texte irlandais de *La Razzia des Vaches de Cooley* évoque la peur suscitée par le héros, aidé des dieux : « Cúchulainn secoua son bouclier, brandit des lances, fit mugir son épée, et il poussa de sa gorge le cri du héros, si bien que les esprits de la vallée et les démons de l'air répondirent devant l'horreur. La déesse de la guerre jeta alors le trouble dans l'armée. Les quatre provinces d'Irlande furent en agitation d'armes, si bien que cent guerriers moururent de frayeur mortelle et de tremblement du cœur au milieu de la forteresse et du campement cette nuit-là » : atteints de crise cardiaque ! Soulignons que le thème gaulois présent dans la première partie du nom de CRITOGNATOS, *crit-/crint-* « trembler », qui a eu un sens ancien guerrier et magique, a produit notre verbe CRAINDRE (anciennement **crinare*). La force des mots gaulois a modelé certains de nos mots.



fig. 8. - Monnaie gauloise figurant un personnage dansant.



fig. 9. - Monnaie gauloise (musée de Saint-Germain-en-Laye).

à suivre

Jacques LACROIX (1)
Professeur agrégé, docteur ès lettres

1. - Jacques LACROIX. — *Les Noms d'origine gauloise, la Gaule des combats.* Éditions Errance, Coll. les Hespérides. Nov. 2003.

LES CELTES DE GOLASECCA

Premiers écrits en langue celtique

Venceslas KRUTA

Directeur d'étude de Protohistoire de l'Europe à l'EPHE

mercredi 28 avril 2004

de 18 h à 20 heures

LE SUBSTRAT GAULOIS DANS LE FRANCAIS

Activités économiques

Jacques LACROIX

Professeur agrégé, Docteur ès lettres

mercredi 26 mai 2004

de 18 h. à 20 heures

Toutes nos conférences sont réalisées

avec projection de diapositives couleur

Entrée : 7 Euros pour les non-adhérents

Gratuit pour les membres A E C

à jour de leur cotisation

VEUILLEZ NOTER QUE

CES DEUX CONFÉRENCES AURONT LIEU

AU

LYCEE HENRI IV

Grande salle de conférences

23 rue Clovis 75005 PARIS

Métro : Luxembourg

VOYAGE D'ÉTUDE AVEC LA SBEC

(Société belge d'études celtiques)

LES CORNOUAILLES ANGLAISES du 2 au 12 août 2004

Exter-Dartmoor-Newquay-Bodmin-Truro - Mont-Saint-Michel-Newquay-

Tintagel-Taunton-Gloelly-Glastonbury-Bath-Stonhenge-Winchester...

Le coût du voyage dû à la cherté de la livre anglaise est fixé à E 1175,- par personne (chambre double) E 1415,- (chambre simple). Prix calculé en fonction du cours de la livre au 28.10.03 : £ 1,- = E 1,44. Il pourra être revu en cas de forte variation.

Les acomptes de E. 600,- par personne seront à verser au compte 000-0799324,44 de

Claude Sterckx, 2 avenue Pierre Curie, 1050 Bruxelles (Belgique).

Téléphoner pour renseignements au : (00 32) 2 640 6934.

Les inscriptions seront closes au plus tard à fin février. Il reste très peu de places

trop peu de temps pour pouvoir

rapprecier pleinement

Si, pour le Bronze ancien, les

seuls témoignages proviennent des

dragages de la Moselle, pour le

Bronze final en revanche (civilisa-

tion des champs d'urnes) apparait

du matériel provenant d'habitats et

d'ensembles funéraires où l'inclue-

représentée par des tombes artistocratiques et autres.

La Tène finale (dernières décennies du I^{er} siècle av. J.-C.) est illustrée par

quelques sites majeurs auxquels sont consacrés les trois-quarts de la surface d'ex-

position. Si aucune ferme gauloise n'a été découverte, le territoire luxembourgeois,

en revanche, a livré des sépultures aristocratiques très riches : celles de Clémency,

et surtout de Goebange-Nospelt, dont la chronologie offre aux archéologues un

témoignage précieux du passage de La Tène (50/30 av. J.-C. environ pour les tombes

C et D) aux débuts de la romanisation (tombes A vers 30/-20 av. J.-C. et surtout B).

Enfin, plusieurs vitrines et aménagements (*murus gallicus*) sont consacrés à l'*oppidum*

du Titelberg : vie quotidienne, monnaies, reconstruction d'habitats, pra-

tiques cultuelles, stèles funéraires, où des noms à consonance romaine surmontent

désormais des sépultures.

Si nous voulons résumer ces deux journées, nous dirons combien nous avons

été heureux de voir que nous étions partout accueillis par de jeunes guides passion-

nés par la culture et l'art celtiques et qui savaient faire partager leur passion. Ceci

est pour nous un bel encouragement à continuer notre travail.

La Rédaction

NOTES

1 « Les monuments du cavalier au géant ou du cavalier à l'anguipède, (monstre à buste d'homme et corps de serpent) sont vraisemblablement une réplique, adaptée à l'époque gallo-romaine, recouvrant un culte remontant aux temps préhistoriques ». Ces colonnes ont été retrouvées

surtout dans l'Est de la Gaule et en Rhénanie. Il s'agit probablement d'une divinité assurant la

prosperité des récoltes, en déclenchant la foudre et en faisant tomber la pluie. (Extrait de La

civilisation gallo-romaine dans la cité des Médiomatrices, 2^{ème} partie, Editions des musées de

Mez, oct. 1976). Dans cette figuraton, Ph. Walter verrait volontiers l'origine de la légende loca-

le du *grauli*, monstre vaincu par Saint Clément. Faut-il y voir aussi celle des nombreux « Satin

Georges terrassant le dragon » du Moyen Age ?

2 Nous étions dans la région des nombreux toponymes en « ange ». « Les toponymes en

(Henriette Walter — *L'avenure des langues en Occident*, Livre de Poche, 1994, p. 340).

3 KRUTA (V.) — *Aux racines de l'Europe* — Le monde des Celtes, Bd. Kronos, Paris, 2001, p. 82.



fig. B. - Atlas de monnaies gauloises. Brigitte Fischer. Edition 1999.

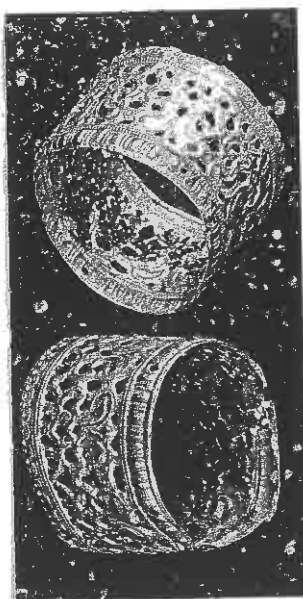


fig. 7. - Ornaments en or décorant des cornes à boire.

tal caractéristique de l'image d'une divinité »⁽³⁾. Un torque (fig 5), des bagues et des bracelets en or, en verre et en lignite (fig. 6). Des cornes à boire sont attestées par leurs garnitures en or (fig. 7). Des fibules en or, ornées de corail et de cornaline, un miroir en bronze, deux plats en bronze...

De nombreuses tombes parsèment la vallée et restent encore à découvrir. Il pourrait s'agir là du cimetière d'une « communauté religieuse » (?) de prêtresses ou de druidesses, le curieux costume de cette princesse tendrait à le démontrer, rappelons qu'elle porte grande robe blanche et que sa tête est couverte d'une capuche noire prolongée d'une mante noire attachée à la taille (fig. 2), bien modeste toilette pour une dame qui possède des bijoux somptueux. De plus, sur une table basse recouverte d'une nappe, on trouve une précieuse cruche (vase à ablutions ?) et deux patènes.

Tous les objets précieux sont au musée de Sarrebrück, mais une petite exposition portant sur la vie quotidienne est visible à l'accueil. On y voit toutefois la copie d'un objet exceptionnel : un masque en bronze recouvert d'une feuille d'or, censé être porté par un cavalier.

Cette matinée a passé trop rapidement en compagnie de la jeune archéologue française, parfaitement bilingue, qui nous a fait partager sa passion pour le site. Puis nous sommes partis pour la ville de Luxembourg où nous étions attendus à la cafétéria du Musée national d'Histoire et d'Art. Ce musée vient de rouvrir ses portes après une rénovation complète qui est une réussite. Mais hélas nous disposions de

voient pas d'un très bon oeil l'achat et le gel de leurs bonnes terres.

C'est du côté allemand qu'a été découverte la tombe de « la princesse de Reinheim », inhumée vers 370 av. J.-C. dans une chambre funéraire en bois, sous un tertre de 23 mètres de diamètre. À l'intérieur du tertre, une rampe hélicoïdale présente des panneaux explicatifs et amène le visiteur dans la chambre funéraire, maintenue dans une semi-pénombre. On voit la princesse étendue, vêtue d'une robe blanche et d'une stricte capuche noire (fig. 2). Des vitrines l'entourent, exposant les copies des trésors enfouis avec elle. Le service à vin qui comprend la fameuse cruche de Reinheim. Faut-il rappeler le magnifique décor de cette oenochoë, haute d'une soixantaine de centimètres (fig. 3). Sur l'anse, un personnage barbu, coiffé d'une palmette, une tête de bélier surmontée d'une palmette, des esses et des feuilles de gui ; sur le couvercle, un petit cheval androcéphale d'environ 9 centimètres (fig. 4) dont la tête est surmontée d'une double feuille de gui, « association de l'humain, de l'animal et du végétal

VISITE CHEZ LES LEUQUES ET LES MEDIOMATRIQUES Les samedi 25 et dimanche 26 octobre 2003

Notre groupe des AEC était accueilli à Metz par le professeur Philippe Walter qui, messin d'origine, était particulièrement qualifié pour nous accompagner, il voudra bien trouver ici nos vifs remerciements. Après un bref arrêt consacré à l'architecture de la gare et de la poste, toutes deux d'une intéressante facture allemande du début du XX^e siècle, nous partions pour le musée, en passant devant l'imposante « Porte des Allemands » (à laquelle les Allemands n'ont d'ailleurs aucune part), inscrite dans les restes de l'enceinte médiévale.

Le musée possède une très importante collection de stèles funéraires. Les plus anciennes sont des stèles-maisons, blocs rectangulaires munis d'une « porte ». Ils sont surmontés d'un fronton triangulaire et fréquemment ornés des symboles du soleil et de la lune, qui est censée accueillir l'âme des morts ; ces stèles-maisons, dont la base est évidée, étaient placées sur des urnes à incinération. Puis, l'inhumation prenant peu à peu le relais, de nombreuses stèles classiques illustrent des scènes de la vie quotidienne. On voit aussi un rare sarcophage en plomb, orné de croix de Saint-André et de petits motifs animaliers : lions, dauphins... Une autre salle accueille une colonne à l'anguipède (géant mi-homme mi-serpent foulé aux pieds par un dieu-cavalier, probablement Jupiter), sa hauteur atteignait une dizaine de mètres (1). Plus loin, se voit le grand relief du *mithraeum* de Sarrebourg « Mithra égorgeant le taureau, symbole de fécondité et source de régénération de la nature » représentation accompagnée des symboles habituels : chars

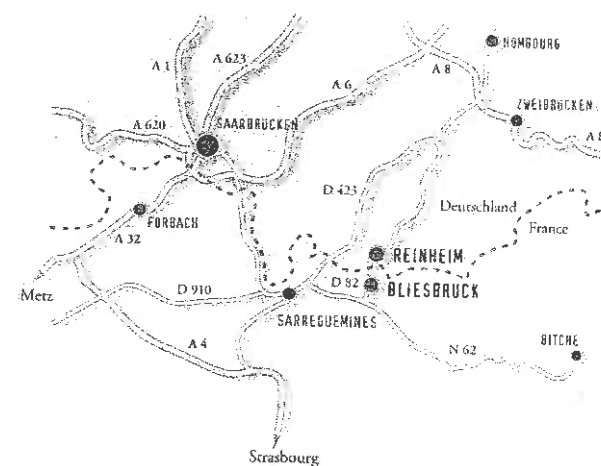


fig. 1. - Région de Reinheim et Bliesbrück, près de la frontière franco-allemande, à l'est de Sarreguemines (Moselle).

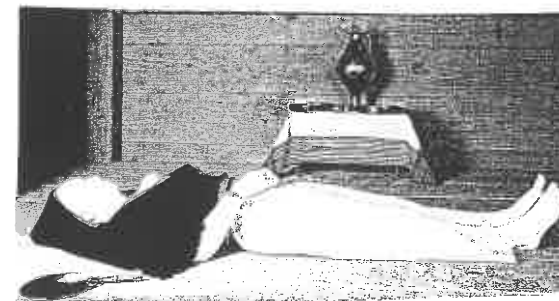


fig. 2. - Reconstitution de la tombe de la princesse celte de Reinheim. IV^e s. av. J.-C.

du soleil et de la lune, porteurs de torche, figuration des quatre vents.

Quelques pas nous menerent à la cathédrale, bâte en calcaire jaune. Philippe Walter nous fit admirer son gothique très pur et ses vitraux (6500 m²) aux- quels de nombreux artistes ont contribué au cours des siècles, dont Chagall au XX^e.

L'Archéosite de Mondelange (2) est consacré à

une vaste nécropole allant du VIII^e au I^{er} s. av. J.-C. Il s'étend sur le territoire de trois communes actuelles. Commençant par une vidéo sur les circonstances des découvertes, la visite se poursuit avec deux accompagnatrices aussi enthousiastes que compétentes. Un espace circulaire accueille des panneaux explicatifs et des vitrines contenant les copies des objets les plus marquants : poteries funéraires, fibules, objets en fer, armes, monnaies, etc. Des loupes insérées dans les parois des vitrines permettent d'apprécier les plus menus détails, on aimerait que cette pratique fut généralisée. Le clou de l'exposition est la reconstruction d'une tombe à char que l'on a pu dater des environs de 480 av. J.-C. par les parures de la femme inhumée. Le char à deux roues porte des traces de réparations, ce qui signifie qu'il a été utilisé pendant un certain temps.

Il pourrait s'agir d'une utilisation ancienne du char à deux roues associé à une période plus avancée de la Tène, prototype en quelque sorte de ce type de char succédant aux chars à quatre roues des « tombes princières » du Hallstatt. Une autre tombe très intéressante est celle de la « dame au torque », 350 av. J.-C., richement parée d'anneaux de cheville, d'un collier, de trois fibules et d'un torque orné d'or et de corail révélant le statut social de la défunte.

Un grand nombre de tombes féminines ont été découvertes dans cette région. Contrairement aux tombes masculines, elles étaient systématiquement dotées de parures : c'est uniquement dans les tombes féminines que l'on trouve trace de lits funéraires faits avec des fourrages. Il y aurait la émergence d'une aristocratie féminine, d'une société matrilinéaire (la noblesse passant par la mère), ou d'une société matrilocale (la famille vit sur le lieu d'origine de la mère).
Le dimanche, départ du groupe le matin à huit heures, mais le réveil s'est fait

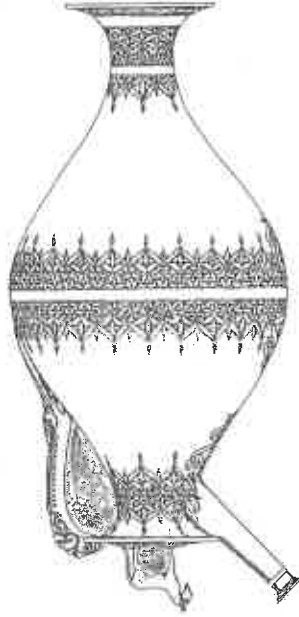


Fig. 3. - Cruche à vin en bronze trou- vée dans la tombe, avec bec tubulaire et décor végétal gravé.

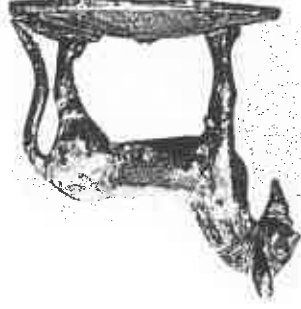


fig. 4 - Couverte de la cruche : statue- te de cheval à tête humaine, coiffée de la double feuille de gui.

en douceur grâce au chan-

gement d'heure favorable. Un superbe soleil nous attendait à Bliessbrück-Reinheim, bienvenu en cette saison. Les agglomérations actuelles de Bliessbrück (Moselle) et de Reinheim (Land de Sarre), distantes l'une de l'autre, d'à peine un kilomètre, sont situées de part et d'autre de l'ex-frontière franco-allemande, dans la

vallée de la Bliès. La route qui les relie suit le tracé de l'ancienne voie romaine. Le site lui-même est immense et ses limites, semble-t-il, n'ont pas encore été trouvées. Il a été découvert par un archéologue amateur qui a fini par intéresser les autorités françaises. Les fouilles ont commencé du côté français dans les années 70, puis du côté allemand, mettant au jour un vaste complexe aboutissant, en 1989, à la création du Parc archéologique européen de Bliessbrück-Reinheim, « projet transfrontalier

unique ».

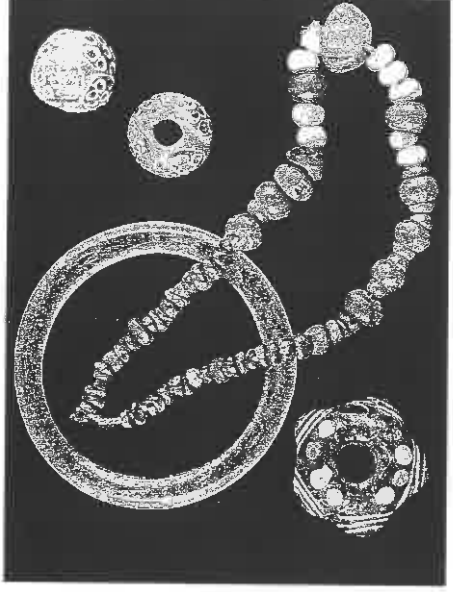
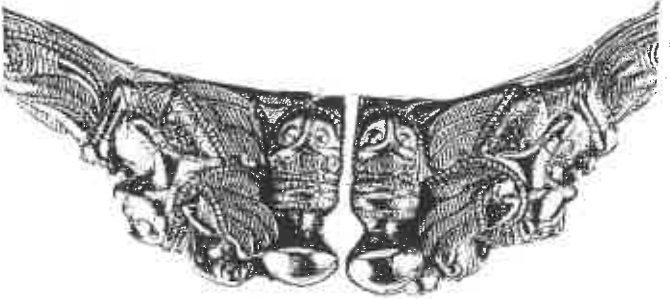


fig. 6 - Bijoux. Tombe de la princesse de Reinheim : collier de perles d'ambre ; pèrles, collier et bracelet en verre.

fig. 5. - Torque en or. Tombe de la princesse de Reinheim : bates d'iff (?), masques d'animaux, têtes humaines, protome d'oiseau et palmette.



A Bliessbrück, la fouille a révélé une petite ville d'une vingtaine d'hectares. Des unités d'habitation et des magasins, bien alignés le long de rues, ont été dégagés : les habitations étaient toutes dotées d'une pièce chauffée (hypocauste). Au centre de cette ville se dressaient des thermes publics dont la façade était protégée par une galerie couverte, ils étaient entourés de boutiques. Des fouilles pratiquées de l'autre côté de la route laissent présager d'autres aménagements publics (forum, temple...). Il y a de quoi fouiller ici pendant des décennies, mais hélas les fermiers locaux ne